

Jean-Jacques Simard, *La Réduction : l'autochtone inventé et les Amérindiens d'aujourd'hui*, Septentrion, Sillery, 2003, 432 p.

Claude Gélinas

Volume 34, numéro 2, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082283ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082283ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

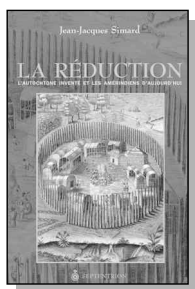
Citer ce compte rendu

Gélinas, C. (2004). Compte rendu de [Jean-Jacques Simard, *La Réduction : l'autochtone inventé et les Amérindiens d'aujourd'hui*, Septentrion, Sillery, 2003, 432 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 34(2), 99–99.
<https://doi.org/10.7202/1082283ar>

à son meilleur quand il est près des documents d'époque. Il ne s'agit pas de faire fi de l'histoire constituée, mais hélas il faut toujours être prudent.

Celles et ceux que la question indienne intéresse ne seront pas déçus. Quant à celles et ceux qui voudraient bien « franciser ou civiliser » les Indiens, Marie de l'Incarnation fait ses mises en garde : « C'est une chose très difficile pour ne pas dire impossible » (p. 225). L'intendant Raudot, en 1710, estime qu'il s'agit d'« un ouvrage de plusieurs siècles » (p. 225). Avis aux intéressés. Reste la voie du métissage.

Denis Vaugeois



La Réduction : l'autochtone inventé et les Amérindiens d'aujourd'hui

Jean-Jacques Simard. *Septentrion, Sillery, 2003, 432 p.*

COMMENÇONS D'ABORD par réparer une profonde injustice. Il y a quelques années, j'écrivais dans cette revue (RAQ 32(2) : 3-4) que les études amérindianistes au Québec avaient toujours eu pour caractéristique d'être avant tout de nature descriptive, et que peu d'efforts avaient été déployés, au fil des ans, pour situer la réalité historique et contemporaine des autochtones d'ici à l'intérieur d'un véritable cadre théorique. Ça reste vrai pour l'essentiel, mais ça revient aussi à occulter les travaux menés depuis plus de trente ans par le sociologue Jean-Jacques Simard. À ma grande honte, je n'ai découvert les travaux de Simard qu'il y a peu de temps, et, depuis, je me suis demandé comment plusieurs années d'études en anthropologie avaient pu me laisser passer à côté d'une vision aussi singulière du fait autochtone. À cet égard, la lecture de *La Réduction* m'a certainement fourni des éléments de réponse.

La Réduction, c'est un recueil de vingt et un textes publiés par l'auteur entre 1971 et 2002, que ce soit sous forme d'articles de revues ou de journaux, de

chapitres ou de préfaces de livres, de rapports d'études ou de commentaires, auxquels s'ajoute un texte inédit portant sur la question de l'autodétermination des Inuits du Nunavik. L'ouvrage se divise en cinq parties : la première propose un survol historique de la condition faite aux autochtones (une catégorisation à l'écart) dans la société canadienne, la seconde traite des rapports contemporains entre l'État québécois et les autochtones vivant à l'intérieur des frontières de la province, la troisième et la quatrième présentent la réalité sociologique particulière des Inuits et des Cris du Nouveau-Québec respectivement et la cinquième suggère des perspectives d'avenir. De la première à la dernière page, cet ouvrage est une véritable bouffée d'air frais dans l'univers actuel des études amérindianistes au Canada, études encore trop souvent teintées d'un repentir, d'un politiquement correct ou d'un militantisme qui, à la longue, s'avère franchement ennuyant.

Pour Simard, l'autochtone d'aujourd'hui n'est pas ce qu'on en dit. Et par « on », il faut entendre ici non seulement les Blancs mais les autochtones eux-mêmes. D'un côté, les Blancs – qui ne sont pas ici des individus reconnaissables à leur épiderme mais à leur « manière universelle de fabriquer de la culture » (p. 15, 67-68), de porter une certaine matrice de la modernité –, qu'ils aient été jésuites, pères de la Confédération, politiciens modernes ou anthropologues (tiens donc!), ont de tout temps, et pour des raisons diverses, eu avantage ou eu besoin de se représenter l'autochtone comme un être culturellement différent, figé sur le plan identitaire et que l'on se devait de protéger du rouleau compresseur occidental. De l'autre, les autochtones, après être passés par les voies déresponsabilisantes de la *Loi sur les Indiens* et des programmes de l'État-providence, sont aujourd'hui entrés dans la logique des droits inhérents qui exige, pour espérer faire des gains d'abord juridiques et ensuite économiques et sociaux, la promotion d'un statisme culturel : il faut être ancestral. Dans ce contexte, le « Blanc », avec sa modernité qui chamberlade, a forcément des allures de grand Satan dont il faut s'éloigner. D'où cette nette propension des autochtones à se peindre, à l'enseigne de l'unanimité et de l'homogénéité, comme l'envers du Blanc, en étant plus écologistes, plus égalitaires, plus spirituels, et ainsi de suite. Avec pour résultat, d'un côté comme de l'autre, que l'autochtone qui n'est plus suffisamment « ancestral »

n'en est tout simplement plus un. En somme, les Blancs auraient historiquement réussi à garder les autochtones sous un régime de ségrégation, et on a l'étrange impression qu'à bien des égards, les autochtones ont pris le relais et en sont venus, aujourd'hui, à entretenir la palissade de leur propre réduction.

Ce que Simard propose en revanche, c'est de voir et de comprendre l'autochtone comme un être rationnel, qui vit dans le même monde que les « Blancs », et qui vibre lui aussi à l'appel irrésistible de la modernité. C'est de montrer que l'idéologie du wampum-à-deux-voies, celle des destins parallèles, non seulement ne colle pas à la réalité sociologique actuelle, mais ne peut que conduire les autochtones dans un désastreux cul-de-sac. Car les problèmes actuels de cohabitation ne relèvent pas tant du choc de cultures qui seraient fondamentalement différentes ou incompatibles que d'une dynamique identitaire où, du côté autochtone du moins, on arrive encore mal à conjuguer promotion identitaire et appropriation du monde plus large dans lequel on vit, un problème particulièrement aigu chez les Cris et les Inuits, où le « progrès » a frappé plus récemment et plus brutalement, entraînant son lot de perturbations sociales et psychologiques. Mais il y a de l'espoir. Simard montre bien que le discours essentialiste de nombreux leaders autochtones n'a pas toujours bon ancrage dans le quotidien, et que sur le terrain des réserves et des villages autochtones, des forces s'animent, conscientes que l'avenir ne passe pas par le vase clos et une pseudo-protection juridique, mais à la fois par la collaboration inévitable avec les voisins et le développement à l'interne de gouvernements responsables non pas au service d'une bureaucratie étatique, mais de citoyens engagés ayant droit et lieux de parole.

L'auteur semble s'inquiéter du fait que sa position sur les affaires autochtones n'ait pas changé depuis plus de trente ans (p. 261). Or, il se pourrait bien que, malgré certaines apparences, ce soit la condition fondamentale des autochtones qui elle-même n'ait pas réellement évolué durant tout ce temps, tellement les textes de Simard, écrits il y a une, deux ou parfois trois décennies collent à la réalité actuelle. Ça, c'est davantage inquiétant.

Claude Gélinas
Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie,
Université de Sherbrooke